

Cours 1

Qu'aime-t-on quand on aime ?

Introduction

a) *Amorce du sujet : l'embarras du choix conjugal.*

- Dans sa *Correspondance*, l'écrivain Benjamin Constant écrit : « J'ai toujours la mauvaise chance de trouver des impossibilités chez les femmes que je pense à épouser. » Suit la liste de ces impossibilités, qui rendent leurs porteuses incomplètement aimables : l'une (qui deviendra sa femme pourtant) est « ennuyeuse et romanesque », une autre a « quarante ans et deux bâtards », Mme de Staël « ne veut pas se borner à l'amitié », la quatrième a « trente-deux ans, point de fortune et des ridicules que l'âge a consolidé », la dernière est jeune et riche, mais fort commune de figure et de manières.
- Si l'on fait l'effort de passer sur la goujaterie de l'exercice, il apparaît, à suivre Constant, un certain nombre de traits psychologiques, sociaux et physiques qui doivent rendre une femme (ou un homme) digne des penchants qu'on éprouve pour elle ou pour lui. Mais il faut immédiatement remarquer qu'au début du XIXe siècle, ce n'est pas d'amour dont il est question, mais de mariage ! Une épouse, un époux, n'est pas l' élu du cœur amoureux, mais un partenaire prudemment choisi « pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner sa maison et élever des enfants » comme l'écrit Rousseau dans *La Nouvelle Héloïse*. Un conjoint doit donc être recruté selon des qualités pour ainsi dire techniques qui le rendront apte à la tâche que Rousseau a décrite. La conjugalité que nous venons d'évoquer est-elle alors une bonne entrée pour se demander ce que l'on aime quand on aime ? C'est que cette formulation suggère assez nettement un écart entre ce que nous croyons aimer quand nous aimons, et ce que nous aimons réellement.

b) *Aimer, est-ce choisir ou être emporté ? Par un bien (relatif) ou le bien (absolu) ? Causes et raisons d'aimer*

- L'amour amoureux ne procède-t-il pas à l'inverse du choix raisonné et critérié qu'expose Constant, n'est-il pas d'abord un saisissement, une attraction mystérieuse vers celui ou celle qu'on dit aimer ? Ou bien faut-il admettre qu'il y a plusieurs sortes d'amour, à quoi correspondent plusieurs genres de choses aimables ?
- L'allusion aux réflexions pré-conjugales de Benjamin Constant permet de comprendre que la variété des formes d'amour tient moins à leurs objets (une forme d'amour pour les femmes/les hommes, une pour les enfants, une pour Dieu, une pour les objets pourvoyeurs de sensations agréables) qu'au type d'expérience en jeu : c'est la même femme dont Constant pourrait être amoureux ou qu'il pourrait vouloir prendre pour épouse. Dans un cas il s'agit d'éclairer ce qui rend un être si exceptionnel qu'il nous emporte au-delà de nous-mêmes dans les affres de la passion, et dans l'autre il s'agit d'évaluer froidement quelles compétences doit posséder un collaborateur pour qu'une

entreprise commune tourne convenablement. On peut apprécier un collègue ou un partenaire d'affaire et *par ailleurs* en tomber amoureux.

- Mais si les critères de l'aimable varient autant que les différentes expériences auxquelles on donne le nom d' « aimer », on court le risque de la dispersion à l'infini, de faire des listes sans aucun lien entre elles : ce qui est aimable chez les enfants, c'est cela, ce qu'on aime dans un aliment c'est cette autre chose etc. Il faudrait affermir l'unité conceptuelle du terme. Aimer, c'est un peu plus qu'apprécier – ce qui n'engage à rien. Aimer, c'est être attiré vers une chose qu'on estime être un bien et à laquelle on voudrait s'unir, et si le sentiment amoureux ou la vénération d'une divinité passent pour des figures exemplaires de l'amour, c'est parce qu'il n'est alors pas question d'un bien ordinaire, quelconque, mais du Bien, absolu. Des formes d'amour relatif renvoient à la recherche d'un bien relatif, d'un x bon à quelque chose, et non bon en soi. Aimer véritablement, ce serait rechercher le Souverain Bien, celui qui est bon par lui-même et non par ce à quoi il donne accès.
- Nous pouvons alors éclairer l'écart entre ce que nous faisons et ce que nous croyons que nous faisons quand nous disons aimer. 1/ Nous aimons ce dans quoi nous imaginons trouver notre bien, mais il se peut tout à fait soit que le bien qu'on y trouve soit tout différent de nos attentes, soit qu'il soit carrément un mal. La beauté de l'aimé ne me réjouit plus, parce qu'elle le rend narcissique et moi jaloux, par exemple. 2/ La raison de cette erreur d'appréciation pourrait résider en ceci que nous confondons la force des passions sensuelles et la force d'attraction du Vrai et du Beau, et que cette confusion se traduit par la confusion entre l'essence du Vrai ou du Beau et leur manifestation sensible, l'agréable pour le corps ou pour l'esprit. 3/ Mais la raison de cette erreur pourrait être à l'inverse que nous enrobons de sucre idéaliste des tendances humaines, trop humaines à l'affirmation vaniteuse de soi ou bien une impulsion vitale à la reproduction de l'espèce.
- Il y a donc une distinction cruciale entre les raisons de l'amour – c'est-à-dire ce qui justifie que l'on aime tel ou tel objet, les raisons étant situées dans le spectre du « bon » - et les causes de l'amour – c'est-à-dire ce qui *explique* l'amour comme un effet, sans que ces causes ne soient nécessairement de *bonnes raisons* d'aimer.
- Deuxième distinction : aimer comme emportement, et aimer comme calcul réfléchi. Dans le premier cas, il n'y a de raisons qu'*a posteriori*, parce que l'on ne choisit pas, tout au plus rationalise-t-on ce que l'on fait après coup quand on est emporté. Peut-être n'y a-t-il même pas de causes. Dans le second cas, on peut penser qu'il y a des raisons, bonnes ou moins bonnes, d'aimer quand on aime.
- S'agit-il de trouver ce qui justifie un emportement qu'on ne choisit d'abord pas, en découvrant la trace de l'idéal dans la cause immédiate du ravissement amoureux ? Ou bien faut-il, derrière les raisons idéales que nous alléguons, toujours rechercher des causes platement psychologiques, biologiques, sociales, pour dégonfler la baudruche amoureuse ?

c) *Le bien que nous croyons trouver dans l'objet aimé : qualités objectives, éclat d'idéal, projection narcissique ?*

- Les raisons que nous nous donnons pour aimer ce que nous disons aimer ? Des qualités corporelles, un charme sensible d'une apparence harmonieuse et à laquelle on voudrait sensuellement s'unir. Des qualités intellectuelles ou psychologiques aussi, tenant au caractère de l'être aimé : une conversation brillante, une aptitude à rassurer et à valoriser son amant. Mais dans tous ces cas de figure, est-ce bien l'aimé qui est

aimé, ou bien des traits dont il n'est qu'un représentant, et dont on pourrait imaginer toujours un *meilleur* représentant ? Parmi les différents types d'amour qu'on a évoqués, il convient peut-être de faire une hiérarchie « prototypique » : l'amour amoureux, comme l'amour divin, sont hautement individualisants. On aime et on est aimé *en personne*, et non génériquement, comme l'amateur de pâte aime les pâtes – forme d'amour inférieur, moins proche du type. Plus on aime, mieux on aime, plus on individualise. Si l'on accorde cela, il faut concéder que l'hypothèse qu'on aime des qualités objectives présentes chez un être a du plomb dans l'aile : ce n'est plus lui qui serait aimé, lui qui sert de simple support à ce qui nous réjouit.

- Si l'on songe à la tradition qui hérite de Platon, et qui fait aussi d'aimer une activité hautement philosophique, c'est un éclat de l'Essence éternelle, du Bien en soi, qui se reflète dans la rencontre avec la beauté sous l'une ou l'autre de ses formes. L'objet et la raison de l'émoi, c'est ce dont les qualités, réelles ou fantasmées, sont le symbole. Ce que l'on aime alors, c'est le bien qui se reflète dans l'objet aimé, et le risque est de confondre l'amour du Beau et l'amour de la chose en laquelle le Beau se manifeste.
- Mais ces qualités, qu'elles appartiennent à l'objet aimé ou à une Idée qui s'y reflète, ne pourraient-elles pas être des projections narcissiques de soi ? Se pourrait-il qu'on aime au subjonctif, et non à l'indicatif, c'est-à-dire qu'en aimant, nous nous rapportions à un état du monde projeté à partir de nos attentes et non à ce qui est ? Aimer, ce pourrait alors être une forme d'illusion centrée sur soi : nous rechercherions une validation sociale, une gratification narcissique en inclinant vers l'autre tel qu'on voudrait qu'il soit, c'est-à-dire tel qu'il nous permettrait d'être perçu par autrui comme on voudrait être perçu ? C'est la femme-trophée, c'est l'enfant « it object » des stars etc. Il se pourrait bien que ce soit qui plus est une sorte de moi impersonnel qui soit en cause ici. Il faudrait alors donner son sens le plus strict au « on » du sujet : ce n'est pas moi qui aime, mais « on », c'est-à-dire une subjectivité générique, une moyenne sociale, que les géants de la tech obtiennent par agrégation des requêtes.

d) Problématisation et annonce du plan.

Formulation 1 de l'alternative, rhétorique

- Aimer : derrière les grandes envolées de l'idéal, une fable, le déguisement de la vanité humaine, ou plus prosaïquement encore, sous la vanité, le déguisement des impératifs biologiques de reproduction de l'espèce ? Entre l'idéalisme niais et le réalisme rabat-joie, n'y a-t-il pas une voie moyenne ? Renoncer à faire de l'amour une voie vers l'Absolu, est-ce nécessairement verser dans le scepticisme et confesser que l'on n'aime rien quand on aime, sinon des chimères, que nous sommes victimes de notre finitude, de notre vanité, et que nous servons malgré nous les impératifs de la vie ? Derrière les raisons, des causes, humaines, trop humaines, pour justifier ce qui n'a pas à l'être – soit le fait d'aimer ?

Formulation 2 (la même chose, variante) de l'alternative, résumant sèchement (sans enrobage rhétorique) les enjeux du sujet ?

- Ainsi, aime-t-on ce que l'on croit aimer quand on aime ? S'agit-il de trouver ce qui justifie un emportement qu'on ne choisit d'abord pas, en découvrant la trace de l'idéal dans la cause immédiate du ravissement amoureux ? Ou bien faut-il, derrière les raisons idéales que nous alléguons, toujours rechercher des causes platement psychologiques, biologiques, sociales, pour dégonfler la baudruche amoureuse ?

Dépassement de l'alternative qui nous enfermait dans un choix binaire

- Il me semble que cette alternative tient à un présupposé contestable : aimer, ce serait toujours aimer une chose et vouloir s'unir à elle, la posséder. Ce présupposé est en quelque sorte accroché à celui qui veut que le désir soit un manque qui s'éteint dans la satisfaction, c'est-à-dire la possession de ce dont on manquait. Ne pourrait-on pas objecter que le désir veut son propre entretien, c'est-à-dire l'accroissement de dépense vitale dont il est l'expression ? Ce serait alors une manière de combler le fossé entre les raisons – renvoyant à une décision morale de bien faire – et les causes – renvoyant au simple domaine de l'explication des faits, moralement neutres. Il y aurait une éthique de l'acte d'aimer, qui consisterait à en déployer le potentiel d'augmentation de soi et du monde.

Annonce du plan

- (I) Est-ce que l'on poursuit par là un bien absolu, qu'éventuellement on identifie mal et que l'éclaircissement de nos raisons d'aimer permettrait de mieux cerner afin de mieux discipliner l'élan d'Eros ? (II) Ou bien trouver des raisons d'aimer consisterait-il à projeter sur l'objet des caractéristiques aimables, après coup, pour justifier une attirance au fond irrationnelle ou inavouable, tenant à un inconscient psychique, social, biologique ? (III) A moins que l'on ne puisse contourner cette alternative : en aimant que j'apprendrais progressivement quoi aimer, et plus précisément que ce que j'aime n'est pas un quoi, ni soi-même, mais un « *je ne sais quoi* » précieux, une composition joyeuse entre ma complexion – corps et âme – et la complexion de la chose aimée, c'est-à-dire une composition qui accroît nos puissances d'agir réciproque, composition jamais connaissable d'avance et une fois pour toutes, toujours découverte par une expérimentation prudente et patiente sur soi.